



HAL
open science

Décision et différenciation spatiale : le pourquoi et le comment

François Durand-Dastès

► **To cite this version:**

François Durand-Dastès. Décision et différenciation spatiale : le pourquoi et le comment. Géopoint, 2000, pp.11-16. <hal-02462350>

HAL Id: hal-02462350

<https://hal.science/hal-02462350v1>

Submitted on 31 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization



Décision et différenciation spatiale : le pourquoi et le comment

Le problème est pour l'essentiel de tenter de préciser le rôle de la décision dans l'explication géographique.

Le fait de base peut être posé en termes simples : la présence de « quelque chose » « quelque part » peut impliquer qu'il a été décidé d'une façon ou d'une autre d'implanter ce quelque chose à cet endroit. Mais ce rôle des « décisions spatiales » a été plus ou moins pris en compte, et il l'est actuellement de façon différente.

On peut partir du fait que la place des décisions dans l'analyse spatiale, ou, si l'on préfère, dans l'explication des localisations et de la différenciation de l'espace, varie beaucoup pour deux séries de raisons : d'une part, selon la nature de la situation et des problèmes traités ; d'autre part, selon les types de textes géographiques, selon les auteurs, voire selon les écoles et les époques.

On peut rencontrer des cas limite, où la place faite aux décisions dans l'explication est réduite. Les contraintes et un certain nombre de règles implicites ou explicites, où les volontés des humains, groupes ou individus, ne sont pas mentionnées, paraissent alors suffisantes pour expliquer les caractères de l'espace. Ce type de raisonnement ne manque pas d'une certaine efficacité, et il s'applique bien à un grand nombre de situations ; mais encoure le reproche assez justifié d'une fétichisation de l'espace, c'est à dire d'une démarche qui lui prête une volonté propre - un fétiche est en effet un objet inanimé auquel on prête la possibilité d'exercer une action... Il a le défaut de ne pas envisager les alternatives, d'apporter des explications incomplètes, puisqu'il ne permet pas de comprendre comment des conditions initiales semblables et le jeu de règles générales ont pu conduire à des situations variées. En somme, il ne permet pas d'apporter une gamme complète d'explication de la différenciation spatiale.

Dans une version plus subtile, l'importance des décisions est reconnue, les décideurs sont mentionnés, mais pour l'essentiel, les processus de décision, les règles qui les gouvernent sont en quelque sorte laissées en « boîte noire » ; on y fait entrer les contraintes, parmi lesquelles on compte parfois des « cadres économiques et sociaux » définis en termes assez abstraits, et on en fait sortir les différenciations spatiales et les localisations.

Il existe actuellement une forte tendance à « ouvrir la boîte noire », et à enrichir l'explication géographique de la prise en compte de connaissances plus précises et plus explicites des localisations ; c'est cette tendance, récente sans être bien sûr totalement neuve, qui explique le choix du thème de ce *Géopoint*. Il est commode en introduction de poser deux questions : celle du pourquoi de l'ouverture de la boîte noire, et celle du comment.

Hypothèses sur le « pourquoi ? »

Prendre en compte les décisions répond d'abord, semble-t-il, à des interrogations développées dans le cadre de certains points de vue sur la géographie, parfois dans le cadre de certaines écoles. L'intérêt de la « géographie sociale » pour les acteurs, qui trouve aussi des résonances dans la géographie politique, conduit à des interrogations sur les conditions et les processus de décision, sur les conflits de pouvoir qu'elles reflètent. Les acteurs pris en compte sont divers, comme nous aurons l'occasion de le voir.

Le désir de promouvoir une « géographie active » est également une incitation à l'ouverture de la boîte noire.

Bien des géographes ont l'ambition de jouer le rôle d'informateurs auprès des décideurs, des agents de rationalisation des décisions. Ceci particulièrement pour la prise de décision sur l'espace - n'est-ce pas là le cas de bien des décisions « d'aménagement » ?

Deux aspects dans ce rôle d'informateur. Celui du conseil technique, en face de situations concrètes et d'options précises. Celui aussi de l'information générale, de la diffusion d'une culture spatiale qui peut faire défaut au décideur, et que le géographe peut l'aider à acquérir. Il s'agit là d'un point important, qui touche à une question générale, mais pourquoi ne pas l'aborder dès à présent ? La pensée systémique est plus qu'une autre capable de prévoir les effets indirects, pervers ou non, mais non prévus, résultant des amplifications propres aux boucles définissant les systèmes. En d'autres termes encore, la géographie, tout au moins une certaine géographie, est une bonne préparation à la pensée du complexe, sans laquelle les résultats des décisions peuvent échapper à ceux qui les ont prises. Ainsi, l'outillage que les géographes peuvent mettre à la disposition des décideurs qui s'occupent de l'espace n'est pas seulement technique, il est aussi intellectuel et théorique.

Des voies vers le « comment ? »

Il s'agit d'abord de délimiter le champ de l'étude.

Et d'abord de savoir dire quelles sont les décisions qui intéressent la géographie, décisions spatiales, ou décisions à portée spatiale, ce qui n'est peut-être pas tout à fait la même chose.

La décision peut en effet avoir une série de conséquences directes sur l'espace, et limitées à l'espace qui est l'objet de cette décision. Ce sera le cas d'une décision d'installation, prise par un entrepreneur collectif ou individuel pour l'implantation d'une entreprise, ou par un individu ou un ménage pour le choix d'un logement.

D'autres décisions ont un effet spatial évident, en partie voulu et situé, mais qui peut concerner des espaces non directement pris en compte au départ, par des effets de diffusion et des jeux de boucles. Il ne manque pas d'exemples significatifs concernant les infrastructures de transport, TGV, autoroutes, chemins de fer urbains, pour ne faire référence qu'aux aspects les plus contemporains.

Il existe aussi des décisions prises sans référence volontaire et/ou consciente à l'espace qui ont des conséquences spatiales à long terme dont le géographe ne peut se désintéresser. On connaît les conséquences de l'adoption du libre échange sur le paysage britannique, bel exemple d'école par l'ampleur des effets, la taille des aires concernées et les durées mises en cause. Bien plus près de nous, la série de décisions qui ont conduit à la « crise asiatique » de 1997, celles aussi qui se situent dans le pilotage tactique par les Etats, les firmes et les institutions internationales ne sont pas des « décisions spatiales » au sens restreint, mais, comme les lois sur le libre échange, elles peuvent avoir dans l'avenir des conséquences importantes sur les structures géographiques d'un certain nombre de pays de l'Asie sud-orientale et orientale - qui n'est pas toute l'Asie, d'ailleurs, contrairement à ce que laisse entendre la presse. De nombreux exemples de décisions non spatiales qui ont des effets spatiaux importants et inattendus sont donnés dans les communications.

Une décision sur l'espace peut ou non s'enraciner, peut avoir des effets spatiaux plus ou moins profonds et plus ou moins durables alors même souvent que ces effets n'étaient pas prévus. Ainsi, bien des lignes de cessez-le-feu, fixées par un accord diplomatique considéré comme un règlement provisoire d'un conflit, entérinant la position des armées à une date précise, sont devenues des frontières, des limites hautement significatives et durables. Le cinquantième parallèle en Corée, la ligne de cessez-le-feu qui coupe le Kashmir en deux sont des frontières imperméables plusieurs décennies après qu'elles ont été tracées à la va-vite.

Un ensemble de contre-exemples symétriques est fourni par le cimetière des décisions sans effet, qui ont en quelque sorte « raté », au moins en partie, leur insertion spatiale, même dans le cas où celle-ci faisait partie du projet. La grande agglomération industrielle prévue autour de la sidérurgie de Fos ne s'est pas matérialisée, la ville nouvelle du Vaudreuil n'a jamais dépassé les dimensions d'un ensemble modeste... Plus loin de nous dans le temps, Richelieu tenta d'implanter une vraie ville au centre de la Seigneurie dont il portait le nom. La pression sur les bourgeoisies des villes voisines, de Tours à Saumur et à Loudun ou Poitiers aboutit à la construction d'un ensemble urbain. Mais comme la ville ne put jamais attirer des fonctions importantes, elle périçlita rapidement après la mort du Cardinal-Ministre, dont la décision n'a laissé comme trace qu'un groupe de bâtiments de style Louis XIII ne manquant pas d'allure, mais servant de centre à un très modeste village, animé il est vrai depuis quelques années par les cars de touristes. Cette décadence rapide s'explique assez bien par le fait que, fruit d'une décision arbitraire, la ville était « mal placée » dans un réseau urbain châtellain déjà constitué.

En matière de décision, on rencontre, sous un aspect un peu particulier, des questions d'échelle, ce qui n'a évidemment rien d'étonnant quand il s'agit de géographie (c'est pourtant à la sociologie qu'est empruntée une partie du vocabulaire utilisé ci-dessous).

Une configuration géographique peut résulter d'une multitude de décisions prises par beaucoup de gens pour peu de gens, voire pour eux-mêmes (pour des groupes restreints, pour des ménages ou pour des individus, en d'autres termes). On est dans le domaine de la micro-décision.

Le type de la micro-décision est, par exemple, la décision de migrer, ou le choix de la résidence. Si l'on veut interpréter des configurations spatiales à partir de micro-décisions, il faut se demander s'il y a des tendances générales dans la multitude des micro-décisions, les identifier, puis les expliquer. (On peut penser que l'étude de la micro-décision pour elle-même constitue le champ de la psychologie ou de la sociologie ; la géographie devrait s'occuper davantage des structures spatiales créées par ces décisions). Ces phases sont importantes pour l'explication, par exemple, des courants migratoires, ou des évolutions des compositions socioprofessionnelles des aires géographiques. C'est à la suite d'une multitude de micro-décisions que le bilan migratoire de la Californie a récemment été si fortement positif : mais il faut bien sûr rendre compte de la convergence des micro-décisions qui ont créé le courant migratoire.

Les micro-décisions ont fait l'objet de modélisations, comme les fameux « *choice models* » tellement utilisés par les géographes néerlandais pour étudier les demandes de logements, ou les comportements vis-à-vis des logements. Beaucoup de ces modèles cherchent à relier les caractères des groupes ou des individus micro-décideurs avec la nature des décisions prises. On peut utiliser pour ce faire des observations à différents niveaux de désagrégation. La plupart de ces « modèles » sont en fait des études statistiques, ils sont donc à placer dans la catégorie des modèles descriptifs. Les procédures statistiques employées sont variées ; mais les modèles du type « logit » semblent d'un intérêt particulier pour traiter de ces questions.

On ne manquera pas de faire remarquer que les micro-décisions dépendent certes des caractères objectifs des individus et des espaces, mais qu'il faut tenir compte aussi largement de l'idée que les premiers se font des seconds, c'est à dire de leurs représentations spatiales. Bien des actions et des déplacements se décident en fonction des « cartes mentales ».

A ces micro-décisions on peut opposer les macro-décisions prises par peu de gens et qui en concernent un grand nombre. Le type est évidemment la décision politique, si elle est prise pour une entité territoriale de grande dimension, ou la décision d'une Etat-major de firme importante.

La question des effets plus ou moins directs des décisions se pose surtout à propos des macro-décisions. De même qu'il est nécessaire de comprendre comment les micro-décisions sont orientées par des phénomènes de grande ampleur, les macro-décisions doivent être expliquées, et cette explication aura souvent à faire état de pressions sur les décideurs, plus ou moins exercées par des groupes d'acteurs nombreux ; plus ou moins canalisées, organisées ou inspirées par des intermédiaires, syndicats, *lobbies*, coordinations, partis ; plus ou moins légitimées par des institutions d'arbitrage, comme celles de la démocratie parlementaire.

Donc, les micro-décisions peuvent être orientées par des faits de structure et, pourquoi pas, par des macro-décideurs ; ceux-ci à leur tour subissent des pressions de la part des micro-acteurs ; ces derniers, de plus, « interprètent » les macro-décisions, les mettent plus ou moins en oeuvre, les détournent plus ou moins de leurs fins initiales.

On peut d'ailleurs aller vers plus de généralité, en notant que les micro-décisions convergentes finissent par créer des structures socio-spatiales qui, à leur tour, orientent les micro-décisions. (Ainsi, les déplacements des ménages dans un ensemble urbain interviennent dans la genèse de types de quartiers, les caractères de ces types de quartiers orientent à leur tour les décisions de déménager) . Il s'agit là à première vue d'un bel exemple de boucle de rétroaction, logiquement satisfaisante. Elle peut cependant être considérée comme une « fausse boucle », dans la mesure où l'on tient compte des temporalités : en effet, l'action des structures sur les micro-décisions relève de dynamiques beaucoup plus rapides que celles qui sont en cause dans la création de ces structures à partir des micro-décisions. Les problèmes posés par la combinaison des dynamiques lentes et rapides posent d'ailleurs de difficiles questions à la modélisation systémique.

Il existe donc des rapports d'interaction entre les deux types de décision, ce qui ne veut pas dire que la distinction n'est pas utile. D'autre part, on peut évidemment penser que, tant du point de vue sociologique que du point de vue spatial, on peut insérer des échelons intermédiaires entre macro- et micro-décision. La position « méso » concerne aussi bien le groupe dirigeant d'un syndicat, intermédiaire entre ses adhérents et l'Etat, que l'autorité communale ou régionale, intermédiaire entre le niveau local et le niveau national.

Le traitement des questions ainsi posées peut revêtir des formes multiples, que l'on peut, par commodité, inscrire sous deux rubriques : les modèles et les récits.

Dans un grand nombre de modèles de la géographie, notamment les plus classiques, la décision est mise en boîte noire très noire, si l'on ose s'exprimer ainsi. C'est le cas de bien des modèles agrégés. Prenons le plus connu d'entre eux : un réseau cristallin dépend de multiples décisions prises tant par les prestataires de services que par les usagers. La seule chose que nous dit le modèle sur ces décisions, c'est qu'elles sont rationnelles, puisque prises par des acteurs pleinement rationnels, pleinement informés, les consommateurs étant par ailleurs tous semblables les uns aux autres, puisqu'ils ont les mêmes perceptions et les mêmes moyens.

L'effort d'ouverture de la boîte noire s'est exercé en modélisation comme ailleurs, plus qu'ailleurs parfois. Les modèles qui traitent des comportements des groupes agrégés comprennent en général des paramètres qui sont censés mesurer la « sensibilité » d'ensemble des acteurs aux influences quantifiables qui s'exercent sur eux. Ainsi, la très fameuse friction de la distance des modèles de type gravitaire traduit en fait un certain comportement de groupe vis-à-vis des déplacements ; mais il ne mesure qu'un « comportement moyen », résultante d'attitudes individuelles qui ne sont pas prises en compte en tant que telles, le plus souvent parce qu'elles ne sont pas connues.

Plus sophistiqués et plus récents, les modèles dynamiques incluent souvent dans leurs équations des paramètres qui mesurent la « sensibilité » des consommateurs aux différences de prix, ou des entrepreneurs aux économies d'échelle. On peut aussi introduire le jeu complexe des économies et des économies d'agrégation, toujours sous forme des paramètres des équations.

D'autres modèles enfin cherchent à partir des décisions individuelles, liées à des caractéristiques elles-mêmes individuelles pour atteindre l'explication des macro-structures. Ces modèles, parmi lesquels on peut inclure ceux qui relèvent de la micro-simulation, s'occupent de décision, puisque les automates cellulaires ou les agents des systèmes multi-agents sont dotés par le programmeur de capacités de réaction et de « décision ». Ils seront discutés dans un atelier, et je n'en dirai pas plus ici.

Le récit est un moyen d'intégrer dans l'explication géographique le rôle des décisions. Il permet en particulier d'introduire, comme d'ailleurs certains modèles, le rôle des alternatives. On peut prendre comme exemple le cas des transcontinentaux nord américains. Considérés dans leurs rapports avec la répartition de la population et les caractères physiques des milieux traversés (obstacles, cols et seuils, etc.), leurs tracés semblent susceptibles d'une « explication » synchronique parfaitement satisfaisante. L'étude du récit de leur construction montre la multiplicité des choix envisagés, les tracés abandonnés paraissant souvent aussi « rationnels » que ceux qui ont été adoptés. Le récit introduit donc un élément de contingence, et permet aussi de mieux apprécier l'interaction entre la répartition de la population et la présence des infrastructures.

Le récit permet aussi de tenir compte de l'hétérogénéité des temps. Il montre l'alternance fréquente de périodes d'hésitation, de conflits, de préparations de compromis, et de périodes où une décision est prise en un temps très court par rapport au moins à celui des hésitations. Il semble que la phase des incertitudes, des discussions et des remises en cause, ait été fort longue dans le cas de la construction du métro parisien, et qu'elle ait été suivie d'une phase relativement courte où les décisions essentielles ont été prises. Le récit permet aussi d'identifier les circonstances où il devient impossible de ne pas décider, les périodes et moments de décision nécessaire, inévitable.

Micro et macro-décisions combinées, périodes de cristallisation, peuvent jouer un rôle décisif dans la mesure où elles sont facteurs de bifurcations, qui vont orienter durablement l'utilisation de l'espace. Les décisions capables de provoquer de telles bifurcations sont celles qui se produisent « en conjoncture sensible », donc des concours de circonstances tels que de petites causes puissent avoir de grands effets. On peut dire aussi que dans certaines conditions, les décisions peuvent provoquer des systémo-génèses, importantes si les systèmes ainsi engendrés sont durables, parce qu'ils font preuve de caractères qui les rendent « résilients ».

Naturellement, l'identification de ces conjonctures et de ces décisions n'est pas toujours aisée. Symbolique, bien que sans doute mythique, est la « décision de Romulus ». Ayant fondé Rome là et pas ailleurs, et vu la réussite de l'Empire romain, il s'est avéré qu'il a, de fil en aiguille et de cause en effet, fixé la capitale de la catholicité et celle de l'Italie unifiée. Les lieux ne manquent pas à Rome d'où l'on peut contempler la coexistence des traces monumentales de ces conséquences successives et lointaines de la « décision de Romulus ».

Mais dans ce cas comme dans d'autres, le mythe fournit une explication commode. Il est autrement difficile de faire la part du déterminé et de l'aléatoire dans les décisions fondatrices. La connaissance du contenu de la boîte noire ne s'acquiert pas sans effort. Il y a beaucoup de travail à faire autour de la décision.

Peut-être, pour terminer, n'est-il pas inutile de souligner que des précautions sont nécessaires. A force de faire porter l'attention sur les décideurs et les décisions, on peut en arriver à perdre de vue ce qui devrait rester le but essentiel de la démarche géographique. Je me souviens d'un article, lu il y a fort longtemps, où les auteurs expliquaient qu'on ne comprenait rien à la géographie industrielle si l'on n'identifiait pas les décideurs, ce qu'ils faisaient ensuite pour une importante branche d'industries, fort bien et fort justement. L'ennui, c'est qu'ensuite, l'identification des décideurs n'était pas utilisée pour répondre à la question de la répartition de l'activité concernée : question essentielle en géographie, je pense que chacun ici en conviendra. Bref, il faut se méfier des ouvertures de boîtes noires dont on ne fait rien.

Géopoint 98, 1999, Université d'Avignon, sous presse.